

MONSAINGEON, Guillaume (2013) *Mappamundi. Art et cartographie*. Marseille, Éditions Parenthèses, 192 p. (ISBN 978-2-86364-276-4)

Marc Brosseau

Volume 58, Number 164, September 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1031179ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1031179ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brosseau, M. (2014). Review of [MONSAINGEON, Guillaume (2013) *Mappamundi. Art et cartographie*. Marseille, Éditions Parenthèses, 192 p. (ISBN 978-2-86364-276-4)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 58(164), 304–306.
<https://doi.org/10.7202/1031179ar>

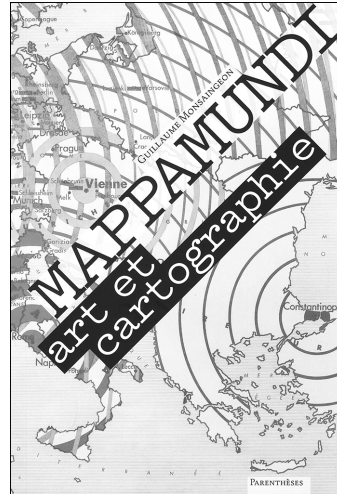
Dans la première partie, Patrice Melé décode ces clés de lecture et établit un intéressant panorama de la recherche sur ces sujets. Pendant qu'Annick Germain rappelle que, dans une société québécoise marquée par les processus de consultation publique, les travaux – davantage centrés sur les formes de coopération conflictuelles – s'intéressent à la complexité des lieux et des formes de transaction sociale. Au Mexique, où les travaux sont moins nombreux, Emilio Duhau resitue les conflits de proximité dans un régime de transition politique autour de nouveaux objets de contestation : environnement, patrimoine.

La seconde partie regroupe neuf contributions (cinq en France, deux au Canada, deux au Mexique) sur des thématiques diverses (environnement, démolition de logements sociaux, relations interethniques, opposition à une autoroute) reprenant ces quatre clés. Les auteurs mettent en question les processus de (dé) (re) territorialisation par des mobilisations citoyennes souvent « à bas bruit », voire minuscules (Hélène Bertheleu) et empruntent à la littérature des notions comme celle de communauté imaginée, d'Anderson (Hélène Bertheleu), ou de ville proche, de Simmel (Annick Germain). Ce faisant, il ressort une réalité contrastée des formes de transaction sociale (inexistantes au Mexique, Antonio Azuela), des modalités de juridicisation de l'espace et de construction d'un espace public intermédiaire, parfois intermittent (au gré des temporalités du conflit).

La dernière partie offre une intéressante mise en perspective du paradigme de la transaction sociale au regard de citoyennetés urbaines émergentes, poussant la réflexion du côté de la transaction territoriale. Patrice Melé souligne que la juridicisation de l'espace du conflit est un élément de la productivité sociale et territoriale dont les effets sociaux amènent une modification des catégories juridiques. Ces modifications participent d'une qualification juridique de l'espace transformant certains espaces en territoires d'action. Ce qui ouvre des pistes de recherche, notamment sur l'identification de territorialisations réflexives.

On regrettera que la notion de proximité ne soit pas davantage discutée dans la conclusion pour un ouvrage qui, au final, resitue de façon stimulante les conflits de proximité dans une perspective internationale et pluridisciplinaire.

David GIBAND
Université de Perpignan Via Domitia



MONSAINGEON, Guillaume (2013) *Mappamundi. Art et cartographie*. Marseille, Éditions Parenthèses, 192 p. (ISBN 978-2-86364-276-4)

La carte, on le sait depuis un bon moment, n'appartient plus exclusivement aux géographes, ni aux cartographes, arpenteurs-géomètres, géomaticiens ou autres spécialistes patentés de la représentation ordonnée de la surface de la terre. Elle est désormais dans presque toutes les voitures et les téléphones portables, devenue banale pour retrouver son chemin ou la liste complète et géocodée des meilleures adresses de restaurants. Surtout, elle fait l'objet d'une constante réinvention par des artistes qui la décomposent, la remodelent, la déconstruisent et, chemin faisant, en révèlent les multiples potentialités à la fois critiques, oniriques, esthétiques, poétiques et parfois même épistémologiques. Le beau livre de Guillaume Monsaingeon, *Mappamundi, Art et*

cartographie, s'inscrit dans la foulée d'ouvrages qui s'intéressent à la réappropriation récente de la carte et de la cartographie par des artistes de toutes provenances et recourant à divers médias, pour en démultiplier les usages et les interprétations¹.

Ce livre est un catalogue accompagnant l'exposition du même nom, tenue à Toulon, en France, en 2013. Mais c'est beaucoup plus qu'un catalogue. En tant que catalogue, d'une facture par ailleurs exemplaire par sa qualité et son originalité, il contient des reproductions couleur des œuvres de plus d'une vingtaine d'artistes plus fascinants les uns que les autres, qui chacun à sa façon, réinventent les usages et les façons de penser la carte. À ce titre, et même pour cette seule raison, le livre devrait intéresser les géographes par ses invitations multiples à réfléchir à ce que la créativité artistique peut faire de la carte. Or, le livre de Monsaingeon est aussi bien plus que cela. Philosophe et historien de formation, l'auteur ne s'est pas contenté, à titre de commissaire de l'exposition, de produire un « simple » catalogue. La première partie de l'ouvrage, bien dense et elle aussi richement illustrée, propose un essai historique, mêlant philosophie, histoire de l'art, cartographie, géographie et littérature, sur les rapports entre art et cartographie. Particulièrement intéressante est la reconstitution qu'il propose du parcours de la carte dans la représentation artistique (dans la peinture, plus particulièrement). Un passage mérite d'être cité ici *in extenso* : « On pourrait lire l'histoire de la relation entre art et cartographie comme un long zoom arrière du second vers le premier plan : la carte apparaît comme un accessoire parmi d'autres. Elle acquiert peu à peu le statut possible de personnage. La carte avait perdu son statut artistique pour n'être qu'un complément, voire un remplissage ? La voici qui devient

plus légitime, objet ou forme centrale d'une visée esthétique. Au lieu de figurer en fond de tableau, élément décoratif, allusion biographique ou témoignage de virtuosité, la cartographie devient le ressort d'un questionnement sur l'espace et les postures respectives de l'artiste et du spectateur [...] La porte s'entrouvre et bientôt la cartographie s'invitera dans le jardin des peintres. » (p. 40) Cette trajectoire de la carte de l'arrière à l'avant-plan (du XVII^e au XIX^e siècles, pour simplifier) se prolonge de façon plus radicale au XX^e siècle, à la faveur des avant-gardes qui avaient transformé l'art lui-même en combat. « L'intervention des artistes dans le champ cartographique au XX^e siècle, rappelle Monsaingeon, s'est faite en même temps que leur prise de conscience d'une responsabilité critique » (p. 52). Dans ce sillon, le rapport à la carte se transforme, la carte elle-même n'étant plus objet de représentation (en arrière ou avant-plan), mais bien « outil de résistance et contre-discours ». Les exemples fournis sont particulièrement évocateurs. Les œuvres des 26 artistes retenues pour l'exposition de Toulon prolongent ces efforts de réinvention de la carte sur des plans aussi divers que ceux du corps, du combat critique au sujet du monde contemporain et ses multiples fractures et de ses potentialités narratives.

Tous les amateurs de cartes sont susceptibles de trouver, dans ce livre, matière à réflexion et à émerveillement. Les amoureux de l'art pourront se convaincre du potentiel onirique de la cartographie et de la géographie. Les géographes y découvriront avec un mélange de fascination et de perplexité « ce que l'art fait à la cartographie² ». Les historiens de la géographie et de la cartographie seront conviés à un parcours oblique de l'histoire qu'ils connaissent en la faisant rencontrer l'histoire de l'art, qu'ils connaissent peut-être moins. Enfin, tous ceux et celles qui ont été interpellés par le tournant culturel en géographie ou le tournant spatial

1 Je pense, par exemple, au beau livre de Katherine Harmon (2009) *The map as art. Contemporary artists explore cartography*. New York, Princeton Architectural Press.

2 Je paraphrase ici le joli titre du livre de Nathalie Heinich (1998) *Ce que l'art fait à la sociologie*, Paris, Minuit.

dans les humanités y entendent toutes sortes d'échos à leurs préoccupations diverses. Inutile de dire alors, en fin de parcours, combien le livre m'a plu et stimulé.

Marc BROUSSEAU
Département de géographie
Université d'Ottawa



RENAUD, Vincent (2014) *Fabrication et usage des écoquartiers. Essai critique sur la généralisation de l'aménagement durable en France*. Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 128 p. (ISBN 978-2-88915-059-5)

Le problème auquel tente de s'attaquer l'ouvrage de Vincent Renaud, c'est celui de l'usage des écoquartiers français de la dernière décennie. L'auteur postule qu'il y aurait, dans ce type d'aménagement durable, plus ou moins progressiste, des « décalages » entre les savoir-faire professionnels et les savoir-vivre populaires. Et la raison principale viendrait du fait que le phénomène de la durabilité est devenu « le nouveau mode de production et de consommation de masse », porté par l'offre incessante des innovations techniques, fer de lance de l'économie capitaliste. Ainsi, les savoirs deviennent obsolètes et les usages inadaptés, car l'acteur, agissant sur son présent et sur son devenir, n'existerait pas. Il est un simple consommateur d'espace, ici, un

habitant à l'aptitude mal « instrumentée ». De même, la « pédagogie stratégique » adaptée par des professionnels, quant à l'usage quotidien des innovations techniques, les rendrait « contre-productives ». Pour illustrer son propos, l'auteur s'appuie sur trois exemples, qualifiés d'emblématiques, soit celui du sol écologique inadapté, celui des interrupteurs coupeurs de veille détournés par les habitants et, enfin, celui de la façade végétale des habitations, perçue comme envahissante.

Précédemment à la démonstration centrale, sur le hiatus entre innovations techniques et usages sociaux (chap. IV), un bref historique des écoquartiers et des villes durables françaises (chap. I) sert d'avant-propos sur l'analyse de la production économique de l'habitat français (chap. II). Le chapitre suivant porte sur la projection sociale de l'utilisateur dans l'appareil productif urbain (chap. III), dont la représentation est jugée « bucolique et traditionnelle ». Les habitants des lieux ne seraient considérés qu'à titre « d'utilisateurs abstraits », et « virtuoses » rendant du coup les innovations écoénergétiques inefficaces. L'auteur conclut que, à partir de trois exemples d'usages d'habitat énergétique, la ville dite durable ne serait qu'une sorte d'ajustement structurel aux exigences de la production.

Cette position critique renvoie aux courants de pensée néomarxiste et postmoderniste qui surdéterminent l'économie et où l'acteur social ne fait que réagir aux préceptes du capitalisme. Au-delà des positions idéologiques, la rigueur méthodologique de la présente recherche versus ses conclusions interpelle. En effet, du point de vue du titre et de l'argumentaire, l'empirique repose exclusivement sur le bâtiment durable et les innovations techniques plutôt que sur les processus d'aménagement des quartiers écologiques, par ailleurs très différents entre eux. Leur fabrication ne se limite pas qu'à des mesures écoénergétiques, mais correspond, le plus souvent, à une démarche d'apprentissage collectif complexe, opposant des pouvoirs et des intérêts, surtout si cette démarche est d'abord issue d'une volonté

